

# MÉMOIRE JUIVE DE PARIS

Bulletin d'information n° 7

Novembre 2001

## DRANCY, OCTOBRE 2001

par Albert Trétiack

Pour dire les choses franchement, dans la grande distribution aléatoire des plaisirs et des grâces, la bonne ville de Drancy n'a pas tiré le bon numéro. En sus d'une situation industrielle en rade du périph, côté nord par dessus le marché, cette bonne ville longtemps communiste, a écopé de ce qui pouvait se faire de pire : un camp de transit vers vous savez quoi. Je ne vais pas vous faire un dessin ! Vous connaissez l'histoire. C'est une histoire de famille, la nôtre et elle est gratinée. Comme nous tous, et pendant des années, je me suis contenté de voir dans ce Drancy de mauvaise mémoire, le lieu tragique où des logements pour gardes mobiles avaient servi de prison à nos parents, à nos amis, à tous ceux qui ne sont jamais revenus, ensuite, des camps de la mort. Et puis voici que depuis quelque temps, moi qui avait tout fait pour passer au large, préférant nettement le petit bois de Chaville à la ZUP du 93, je vais à Drancy trois fois par semaine. Le mardi, le jeudi et même le shabbat ! le samedi ! Et je n'y vais pas en métro ou en autobus, (franchement les autobus pour Drancy, on a déjà donné) non, j'y vais en voiture, avec chauffeur particulier. Quand les embouteillages nous coincent un peu sur la nationale, mon chauffeur actionne sa sirène, allume le gyrophare, et je passe. Certes, je n'ai pas encore droit aux motards pour m'ouvrir la voie, mais ça viendra... peut-être ; le plus tard possible en tout cas, car pour l'heure, ma belle ambulance fait parfaitement le travail. Eh oui, cama-

rades, par un hasard des plannings de l'Assistance Publique, mon convoi personnel me mène trois fois la semaine à Drancy pour y subir une séance de dialyse. Quatre heures couché à me souvenir, à penser, à ceci, à cela, à Pauline ma femme, et encore à ma mère. Elle aussi est partie pour Drancy. Elle n'en ai jamais revenue. Sans doute faut-il qu'on ait voulu détendre l'atmosphère pour que l'administration ait nommé cet hôpital « Clinique du Bois d'Amour ».

À un jet de pierre du wagon plombé érigé en Mémorial, devant les bâtiments funestes, cette belle appellation me rendrait presque guilleret. D'ailleurs c'est vrai qu'en somme, c'est par amour de l'art et de la vie, que j'accomplis mon pèlerinage forcé à Drancy. Cette cité est devenue pour moi, par un retour de flamme, le lieu de ma remise en route, de ma survie et simultanément, hélas, de mon incarcération à *perpet'* dans mon statut de malade. Mais qu'importe ! Malades, nous l'étions tous déjà, de tous nos souvenirs, de tous les absents. Mazel Tov ! cette année, le site du camp est devenu « Monument historique ». Ça vous le pose un peu là. À vrai dire, avec mes tuyaux, mes piqûres et mes feuilles de Sécu, j'ai parfois l'impression, moi aussi, d'être devenu un monument historique, mais pas classé celui-là, ou alors au chapitre des vieux Juifs fatigués. Il faut dire, il y a de quoi ; c'était pas le « Bois d'Amour » tous les jours à Drancy ■

## MÉDITATIONS SUR UNE FIN DE SIÈCLE

par Henry Bulawko

Le siècle ne fait que commencer, mais déjà il nous annonce qu'il sera celui d'événements inattendus. Avec les progrès techniques, nous pouvions nous attendre à de meilleures relations entre les peuples. À l'exemple des États-Unis, les puissances développées changent d'apparence. L'émigration de ceux qui furent les pays sous-développés pour obtenir leur part des richesses accumulées par les pays phares, pose des problèmes. Nombre d'émigrants sont néanmoins accueillis. Pour l'essentiel, l'intégration se fait rapidement, mais n'élimine pas, chez certains jeunes, des difficultés. Ayant connu les difficultés d'émigrants venus respirer, en France, l'air de la liberté,

ce problème ne nous est pas étranger. Cela étant, les émigrants venus de l'Est (Pologne, Roumanie, pays voisins de l'URSS) n'avaient qu'un désir : s'intégrer à la société française. Certes, ils avaient leurs propres valeurs et ils s'attachaient à préserver une part de leur héritage : pour les uns, le yiddish, appelé aussi « langue maternelle » (mame louchen), d'autres étaient religieux mais en vérité, la synagogue était un lieu de rencontre familiale et amicale, surtout les jours de grandes fêtes. Il n'y avait pas de « propagande » et les rabbins d'alors étaient ouverts sur notre société. Il est surprenant qu'en ce siècle, placé sous le signe d'un

Une lettre vient de nous parvenir dans laquelle un homme âgé de quarante-six ans écrit : « *Je viens de découvrir mes origines juives et j'aimerais comprendre ce que Juif veut dire ? Pouvez-vous me donner des indications concernant la manière, les endroits, les personnes qui pourraient m'aider à découvrir mes racines (...) je savais que ma mère, décédée il y a dix ans avait été déportée, mais mes parents ne m'ont jamais dit mot de l'origine juive de ma mère (...) Mon père était Polonais, ma mère Hongroise ; mes parents ont vécu en France depuis le milieu des années cinquante. Le vécu de la Shoah, et l'antisémitisme latent dans ce pays à cette époque ont certainement participé à ce silence que je qualifierai de protecteur (...) Le fait de découvrir mes origines juives ne m'a surpris qu'intellectuellement, car j'ai l'impression de l'avoir toujours su. Les indications que vous m'avez données dans votre courrier me permettront certainement de comprendre ce que Juif veut dire. Mais aussi pourquoi est-ce qu'une telle nouvelle n'a pas été une surprise mais plutôt un état intérieur indéfinissable.* »

Bien entendu, notre Secrétaire Générale qui reste en relations épistolaires avec ce corres-

pondant, lui a fourni toutes les informations utiles à ses recherches.

M. R..., l'auteur de cette lettre dit « *chercher à découvrir ses racines* », il cherche en réalité à les « *retrouver* ». Car il dit lui-même les avoir découvertes en apprenant quelques mois plus tôt que sa mère, rescapée de Ravensbrück et de Mauthausen, était juive.

Cette lettre émouvante, soulève deux questions fondamentales auxquelles il est impossible de répondre brièvement.

Celle si compliquée de l'identité juive, car le mot juif a pris aujourd'hui tant de sens, qu'il n'est pas possible de le définir de façon univoque.

Celle non moins compliquée, de la transmission de ce qui est juif en nous, lorsque notre judéité n'est pas liée à l'appartenance à la religion. Bien sûr, il y a notre histoire, il y a notre culture, qui nous ont été transmises par nos parents, et notre identité plonge ses racines dans ce terreau affectif, dans ce milieu social d'où nous sommes issus. Ils ne nous laissent aucun doute sur notre qualité juive. L'histoire de nos parents est notre préhistoire, et tout un monde vit en nous, bien avant notre naissance. Il prendra sens au fur et à mesure de notre dévelop-

pement. À nous de choisir la manière dont nous vivrons notre judéité. Lorsque, comme pour M. R..., les choses ne sont pas dites, le passé comporte des lacunes qui aspirent à être comblées par tous les moyens : intellectuels, artistiques, militants, moyens parfois très coûteux comme la pathologie par exemple. Et la psychologie nous apprend que l'enfant comprend les messages muets transmis par les parents. C'est ce que M. R... exprime en écrivant qu'il avait l'impression d'avoir toujours su ses origines juives. D'où la recherche de ses racines, recherche qui l'a mené jusqu'à « *Mémoire Juive de Paris* » qui prend ainsi sa valeur symbolique d'un arbre aux multiples branches. Celles qui servent d'albums photographiques à ceux qui ont perdu les leurs dans la tourmente, celles qui servent de documents aux historiens et aux étudiants à la recherche de renseignements pour leurs travaux, celles qui permettent de retrouver ses origines.

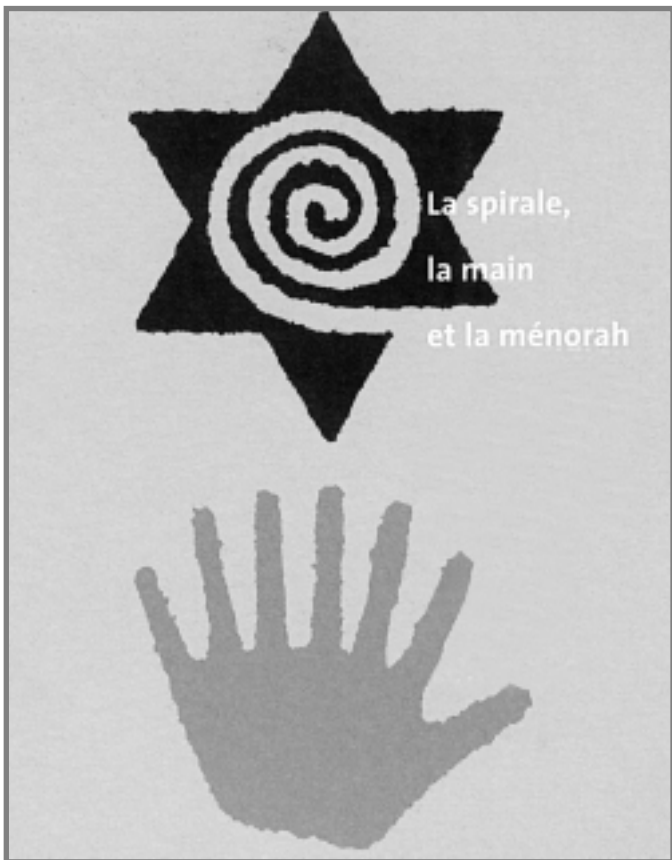
« *On ne chante juste que dans les branches de son arbre généalogique* »

écrivait Max Jacob ■

Hanna Kamieniecki

## MEDITATIONS SUR UNE FIN DE DE SIÈCLE

suite de la page 1



Philippe Apeloig - ©

progrès technique exceptionnel, certains propagent l'obscurantisme. Il est inquiétant que d'autres entendent faire valoir leur foi et rites en utilisant la violence.

Le monde entier a été bouleversé par les odieux attentats dont New York et Washington ont été les victimes. Les « kamikazes » japonais du temps de la deuxième guerre mondiale ont trouvé des héritiers. Mais cette fois il n'y a pas eu de déclaration de guerre et les actions terroristes reposent sur le fanatisme religieux qui, ici et là, semble se développer.

Les Américains ont réagi et nous espérons qu'ils mettront un terme au terrorisme religieux.

Mais nous ne pouvons tourner la page, sans tirer de cette tragédie les leçons qui s'imposent.

Cela dit, beaucoup d'entre nous ont cru un moment (de même qu'a cru aussi à l'espoir né à Camp David et à Oslo) que cette tragédie allait rappeler à la raison d'autres « kamikazes » actifs au Moyen-Orient. Sans entrer dans une analyse approfondie du conflit qui oppose Israéliens et Palestiniens, nous ne pouvons qu'émettre le vœu que le fanatisme soit jugulé et que la raison l'emporte.

Les médias ont fait une large place à ce nouveau chapitre dramatique. Là aussi le fanatisme l'emporte chez certains, sur la raison.

Depuis l'enthousiasme d'Oslo, nous avons été témoins de bien des affrontements sanglants.

Sans aller plus loin dans l'analyse, il apparaît évident que seule la coexistence pacifique permettra aux deux peuples, Palestinien et Israélien, de s'épanouir pleinement, l'un à côté de l'autre.

Comme le dit la tradition juive : « *si vous le voulez, ce ne sera pas une légende !* » ■

H.B

MÉMOIRE JUIVE DE PARIS - 37 rue de Turenne 75003 PARIS

Téléphone : 01 42 77 44 72 - Fax : 01 48 87 12 50

E-mail : fwatt@club-internet.fr ou apeloigm@club-internet.fr

## PLUS ÇA VA, MOINS ÇA VA ET VICE-VERSA !

L'été pour Mémoire Juive de Paris se présentait plutôt bien. On avait devant nous un trimestre de vacances. Tous allaient s'égailler à travers la planète, la météo pour l'Occident était bonne, et on avait, nous, la chance d'être du côté ensoleillé de la rue.

Pour la rentrée, on prévoyait ce bulletin, léger, drôle si possible. Avoir quelque chose à dire et savoir le dire, c'est l'enfance de l'art pour de vieux routiers comme nous. On en a tellement vu en trois quarts de siècle qu'on peut s'estimer nés sous une bonne étoile, même si elle fut jaune pendant un lustre. Ainsi donc, mon billet était tout fait dans ma tête. Il ne restait qu'à recopier.

Et puis arrive le 11 septembre... la cata... (vous n'êtes pas au courant ? tant mieux, ça vous évite le stress !)

Une fois encore, le monde basculait. L'angoisse. On prête à André Malraux — on ne prête qu'aux riches, mais à quel taux ? — cette pensée : « *le XXI<sup>e</sup> siècle sera religieux ou ne sera pas* ». On peut craindre qu'il soit religieux, spirituel, fanatique **et** ne sera pas.

Bonjour les intégrismes !

Pessimiste à court terme, il me reste encore un vieux fond optimiste à long, très long terme. On peut toujours rêver et refaire le monde.

— *Mais alors l'espèce humaine est-elle viable ?*

— *C'est une très bonne question et je vous remercie de la poser.*

Par rapport au « big-bang », l'Homme vient à peine de naître et tous les espoirs sont permis. Tout bouge. Je dirai même plus, ça remue ! L'inimaginable devient possible. « Croissez et multipliez », O.K. mais on est déjà 6 milliards, c'est pas rien.

Pensez à l'Égypte ancienne, pendant quarante siècles, 207 pharaons se sont succédés et tout comme leurs esclaves, ils croyaient le monde éternellement figé dans les mêmes règles. Certes, ils avaient l'excuse de ne pas connaître le cinéma en accéléré.

Voguant d'illusions en utopies pendant des décennies, le « grand soir » n'étant pas arrivé, je reste inquiet et dubitatif. Il se peut même que les grands de ce monde, les fameux décideurs soient aussi incompétents que *vouzémoi*. Des millions de morts, le statut des femmes, un obscurantisme inconcevable, la barbarie, la loi

de la jungle : « *Ôtes-toi de là que je m'y mette* ». Mais aussi tant de merveilles et de réussites. Et pourtant des solutions existent : « yaka, yavéka, ifocon », etc.

Me voilà devant ce verre à moitié plein et à moitié vide. Je n'y ai pas porté les lèvres, je l'ai à peine flairé. Horreur, c'était de la ciguë... mais parfumée!

C'est alors que j'ai pris des mesures draconiennes : j'ai viré ma machine à laver, c'était une « *Laden !* ».

Comme disait l'autre : « *quand on sait ce qu'on sait, qu'on voit ce qu'on voit, qu'on entend ce qu'on entend, on a bien raison de penser ce qu'on pense* ».

Je retourne donc boudier dans mon philosophoir.

Sur ces bonnes paroles, je lève mon verre, (un autre, inoffensif celui-là) à votre santé et à tous les enfants du monde.

La cuite au prochain numéro ■

Victor Zigelman

## DE SIMPLES GENS, DES GENS SIMPLES

En décembre 1943, Grenoble devenait « *très chaud* ». Travaillant à la Fédération des Société Juives de France, j'étais fière de ma nationalité française, aussi je ne m'étais pas préoccupée de faire des faux papiers pour moi-même, alors que nous en faisons sans cesse, depuis longtemps pour d'autres.

Quand cela fut nécessaire, je ne réussis à avoir qu'une carte « *très fausse* » ; ça se voyait comme le nez au milieu de la figure.

Mon mari avait été déporté en mars 1943. Avec mon bébé, je me fis passer pour fille-mère (très mal vu à cette époque !), et j'ai retenu une chambre dans une pension de famille, à Saint-Amour.

Nous avons pris le train à Lyon, et en arrivant à Saint-Amour le soir, le Chef de gare m'a sauté dessus, me demandant ce que nous faisons là, cette bourgade était dans le Jura, zone rouge interdite.

Il a immédiatement récupéré ma valise et la poussette, et nous a amenés chez sa femme pour y passer la nuit et nous réchauffer.

Le lendemain matin, il a réussi à nous faire par-

tir discrètement.

En fait, le Saint-Amour où je devais véritablement me rendre était en Saône-et-Loire et s'appelait de son vrai nom, Saint-Amour-Bellevue (cru du Beaujolais).

En arrivant dans ce joli bourg, la pension était si minable que j'ai préféré me loger dans l'ancienne laiterie d'un des « châteaux ».

Le lendemain, quand je me suis présentée à la Mairie pour changer ma carte d'alimentation, l'instituteur, Maire adjoint, m'a reçue et demandé mon livret de famille. « *Je n'en ai pas, mais voici ma carte d'identité* » lui ai-je répondu.

Sans rien me dire, il commença à remplir les formulaires et je ne sais pourquoi, je lui ai dit : « *Ils sont faux !* »

Il m'a répondu :

« *Je ne vous ai rien demandé* » et m'a établi une vraie carte d'identité avec mon faux nom, ce qui nous a permis de rester en sécurité jusqu'à la fin de la guerre ■

Vera Steinfeld

## NON DE NOM !

La femme du cousin de mon père, dont la mère était la sœur du père de son mari ; donc ma petite cousine, qui s'appelait BERMAN, décide de venir en France, et à Paris.

Elle se présente en 1920 (tout comme mon père en 1919) à la Préfecture de Police pour se faire établir des papiers d'identité.

Le fonctionnaire (pas le même que celui de mon père) mais qui n'était pas mieux... lui demande son nom : la cousine (elle se prénomme Ita) croyant qu'il lui demandait son métier lui répond : couturière ; enfin, pas tout à fait, car, avec son fort accent yiddish, cela donnait à peu près « CROITORIU ».

C'est le nom qu'elle portait à son mariage avec le cousin de mon père (ou le neveu de ma grand-mère) SCHEDULECKI.

Son petit cousin...

Charles Tsyboula

Mémoire Juive De Paris communique à tous ses adhérents et aux lecteurs de son bulletin, les informations suivantes :

Le Mémorial du Martyr Juif Inconnu - CDJC se trouve maintenant et provisoirement dans des locaux sis : 37 rue de Turenne à Paris (III<sup>e</sup> arrondissement) — Métro : Saint-Paul ou Bastille - BUS: 96 -76 - 69

Nous continuons à assurer à cette adresse, une permanence, chaque mercredi de 14h30 à 17h.

Ce Bulletin est conçu par tous les membres du Bureau du Secrétariat sous la direction de Frida Wattenberg, Secrétaire Générale M.J.D.P  
La mise en page est réalisée par Marcel Apeloig — Tous les articles sont publiés sous la seule responsabilité de leurs auteurs.

## DE LA MATERNELLE À LA COMMUNALE

**A** l'occasion des cérémonies de poses de plaques commémoratives, à la mémoire des enfants juifs morts en déportation, par l'association « Comité de la rue de Tlemcen » du XX<sup>e</sup> arrondissement de Paris, je suis retournée, à plusieurs reprises, dans mon école maternelle, 20 rue des Cendriers pour consulter les registres, afin de relever les noms des jeunes enfants disparus dans les camps de la mort. Recherches minutieuses et longues, croisées avec le « Mémorial des enfants juifs déportés de France » de Serge Klarsfeld. J'ai retrouvé ainsi 101 enfants et jeunes assassinés ayant fréquenté cette école. Les registres ont été examinés méticuleusement avec Léon Antoine, mon copain d'enfance. Certaines pages comportaient au moins trois quarts de noms juifs.

De l'émotion, en visitant « ma » maternelle; seuls les petits portemanteaux me rappelèrent des souvenirs, des bousculades. Actuellement, les classes sont décorées avec des dessins de couleurs vives, il y a des jeux attrayants en plastique, on y trouve des enfants de toutes origines, chahutant comme j'avais dû le faire, étant enfant.

J'avais gardé le souvenir d'une maternelle triste, aux murs gris, des enfants portant des tabliers gris ou noirs; l'obligation de boire du lait, etc.

J'ai l'impression d'y avoir été emmenée de force par ma mère. J'ai toujours cru n'y être allée qu'à l'âge de 5 ans. Or, quelle ne fut pas ma surprise, de m'y retrouver inscrite au premier octobre 1936, à l'âge de 2 ans et 5 mois.

Il a fallu, dans un second temps, aller témoigner devant les enfants de la rue de Tlemcen (mon école primaire). Là aussi, des yeux d'enfants braqués sur moi, attentifs, « enfants de

partout ». J'ai raconté, la rafle du Vel d'Hiv; comment j'ai été emmenée avec ma mère et ma sœur âgée de 13 ans, ainsi qu'un groupe de femmes et

Alors, ma mère nous gifle pour nous obliger à partir.

Sur le moment, je n'ai pas compris que c'était un acte d'amour.

Ma sœur, vexée, me prend par la main (j'avais 8 ans) et nous nous dirigeons vers la sortie; les deux policiers en faction détournent la tête pour ne pas nous voir. Retour chez notre grand-mère.

Je retourne à l'école, avec mon étoile jaune. Nous n'étions plus que quatre ou cinq petites juives.

À deux ou trois reprises, nous avons été cachées dans les caves de l'école, par la femme de service, sur ordre de la Directrice.

Jusqu'au 11 février 1943, rafle des vieillards, seconde arrestation, avec ma grand-mère et ma sœur, au commissariat du XX<sup>e</sup>. Là encore, nous avons réussi, à nouveau, à nous échapper, mais cela est une autre histoire.

Puis les endroits où j'ai été cachée, traquée; dans un centre pour enfants, changeant souvent d'endroits, vivant de façon très précaire, portant un autre nom; parfois battue.

J'ai aussi raconté aux enfants d'aujourd'hui, les cartes d'alimentation, l'étoile juive arborée sur nos vêtements; nous tentions parfois, de la dissimuler. Le jardin où je ne pouvais pas entrer pour jouer avec mes petits camarades, celui-ci était « *interdit aux Juifs* », le climat de cette affreuse occupation.

Les enfants avaient les larmes aux yeux, j'étais très émue.

Ils ont posé des questions très pertinentes et un fort courant est passé entre-nous ■



La lecture des noms des enfants déportés  
Rachel Jedinak et Laurent Goldberg en pleine action.  
Derrière, de profil, Hélène Nussbaum

Marcel Apeloig - ©

Rachel Jedinak

## À LA MÉMOIRE DU RABBIN LICHÉ\*

**L**a foule est là, nombreuse, pour accompagner notre camarade de déportation Charles Liché, à son dernier parcours sur la terre. Elle écoute recueillie, les hommages émouvants qui lui sont rendus. On sait qu'il ne s'agit pas seulement d'obsèques, nous nous sommes trop souvent retrouvés en ce lieu, nous y avons trop de camarades disparus. Charles Liché a connu Auschwitz (Blech-hammer-Auschwitz III) À son retour, ayant retrouvé sa fonction rabbinique (il fut Rabbin des Déportés), il était à nos côtés dès le début des cérémonies que nous organisions aussi bien sur le site de l'ancien Vélodrome d'Hiver qu'au Mémorial du Martyr Juif Inconnu.

Il avait pleine conscience de son rôle de Chef

spirituel, ayant un message exceptionnel à transmettre.

Alors que des camarades de déportation, que des rabbins lui rendent l'hommage qui lui revient, je me revois à ses côtés dans nos cérémonies.

### Hommage de Henry Bulawko\*\*

Dès les premières cérémonies, j'avais tenu à faire assister les deux déportés assumant les fonctions culturelles, le Hazan Émile Kaçman (récemment disparu) et le Rabbin Charles Liché. Ils étaient là, s'associant à l'hommage (et nous nous y associons) rendu à ceux qui ne sont pas revenus.

Des personnalités habilitées parlent avec émotion de celui qui nous a quittés.

Pendant un instant, en pensée, il me semble les revoir à nos côtés. Charles Liché (tout comme Émile Kaçman) est présent à cette cérémonie qui lui est dédiée. Une dernière bénédiction est dite sur la tombe qui bientôt va être recouverte. Mais l'histoire ne s'arrête pas là. Tout comme Émile, Charles restera présent dans notre souvenir.

La foule va se séparer sans mot dire, s'éloignant de ce qui fut un grand rendez-vous sous le signe de l'émotion ■

\* Charles Liché était membre de notre Comité d'Honneur.

\*\* Henry Bulawko est Commandeur de la Légion d'honneur, Président de l'amicale d'Auschwitz et de notre association (MJDP)

## IL ÉTAIT UNE FOIS

Ce matin-là, John Smith s'installa devant son ordinateur et commença une journée bien banale, qui ressemblera à la précédente et, probablement à la suivante. Pourtant, quelques heures après, John Smith, comme beaucoup d'autres, tout aussi anonymes, perdront la vie sans avoir eut le temps de savoir, ni de comprendre pourquoi cet aéronef est entré aussi brutalement dans leur bureau.

Plus de 5000 de John Smith connaîtront ce sort. Des hommes, tout aussi ordinaires qu'eux, leur ont infligé une punition extrême et ultime, pour une faute qu'ils n'ont pas commise.

Ce qui s'est passé cette journée du 11 septembre 2001, à New York, mis à part l'ampleur et le nombre des victimes, n'est en rien différent de ce qui se passe presque journalièrement en Israël dans les rues de Tel-Aviv ou de Jérusalem, et de ce qui s'est passé à Paris, dans le train à Saint-Michel ou devant un immeuble rue Marbeuf.

C'est le propre des attentats réussis, de n'être pas prévisibles. Ils sont commis, souvent, au nom d'un châtement nécessaire, d'une punition qui serait méritée. Ceux qui les commettent le font la plupart du temps, sans discernement, et ce sont des hommes, des femmes ou des enfants quelconques, ordinaires, les plus anonymes, qui subissent ce châtement, pour des fautes dont ils ne sont pas, individuellement responsables, si faute il y a.

Les hommes qui commettent ces actes violents, brutaux, injustes, abominables et révoltants, sont souvent des êtres qui, dans un premier temps, ne feraient pas de mal à une mouche, mais, influencés, endoctrinés et finalement intoxiqués par des « exaltés » qui les transforment en irresponsables exécuteurs des hautes œuvres. Si encore, ces « kamikazes » étaient des esprits simples, sans instruction, sans éducation, aux raisonnements primaires, on pourrait comprendre et espérer qu'en alphabétisant davantage toutes les populations humaines de la terre, on enrayerait définitivement ce terrorisme sauvage et aveugle. Mais non, la plupart des hommes qui commettent ces actes barbares sont souvent des gens instruits, ayant suivi de longues études; universitaires diplômés, étudiants sérieux, parfois excellents techniciens supérieurs; ils deviennent incapables de comprendre autre chose que ce devoir qu'ils s'imposent, donner leur vie en échange d'un « paradis » hypothétique qui n'existe que dans l'imagination humaine.

Cela n'est pas compréhensible pour des rationalistes comme nous!

Tout ce travail de mémoire que nous faisons ne semble pas avoir la moindre portée auprès de ces hommes.

Si nous ne pouvons pas sauver les adultes contaminés, pouvons-nous protéger les petits-enfants de la contamination? ■

Marcel Apeloig

## DU YIDDISHLAND AU SHTETL CÉVENOL

N dit-on pas que l'on emporte sa Patrie à la semelle de ses souliers? Pour nous, la patrie orpheline dénommée « Yiddishland » se porte plutôt côté cœur. Déracinée, elle peut s'emporter, avec beaucoup d'amour, là où elle est souhaitée.

Aussi qu'arrive-t-il lorsqu'elle est accueillie chaleureusement dans l'univers cévenol? Une rencontre magique.

C'est facile de se rendre à Bréau! <sup>(1)</sup> Autoroutes, nationales, départementales, collines, forêts, chemins qui grimpent, « *Tu tourne à gauche, et c'est là!* »

Pas du tout, Bréau ça se mérite.

Il faut se tromper plusieurs fois, dépasser le panneau à moitié caché par une branche feuillue, telle une mèche sur l'œil, cinq kilomètres de trop, demi-tour. Enfin, voici le virage en épingle à cheveux, ça grimpe dur! Et hop, nous arrivons à une extrémité du monde.

Une petite place, plus décor d'opérette que nature, où la mairie tient compagnie au temple qui fait face à la boulangerie, laquelle succède à l'auberge. Un ou deux chiens flânent sous les arbres qui dispersent sagement leur ombre. Quelques chemins partent en promenade. Le village classique, en somme.

Sauf que les rencontres le sont beaucoup moins, car le tout-yiddish a débarqué!

Les copains, amis ou relations rencontrés tout au long de l'année là où il se passe quelque chose concernant notre culture, sont remontés vers cette source de vie qu'est le pays cévenol, puisque dans cette région ont été sauvés par les habitants, des milliers de Juifs, et de résistants.

Les présentations étant faites, il s'agit de demander le programme et de faire le choix.

Tâche difficile, car différents ateliers (pour ne pas faillir à la tradition) nous sont proposés par des animateurs inspirés et inventifs. Vaut-il mieux chanter ou danser? Ou peut-être impro-

viser sous les châtaigniers! Suivre une conférence dans le temple.

Les deux cultures s'entrecroisent, chaque intervenant offre ses trésors. Conte, souvenirs, humour, larmes, rires. Le ton est à l'écoute, à la bonne humeur et à l'émotion. Les enfants ne sont pas en reste.

Des artistes sont venus enchanter nos soirées. Leurs spectacles, présentés dans la grande salle communale, étaient dignes d'un grand théâtre. Ils avaient le trac, c'est dire!

Côté gastronomie, mentionnons la ferme des Olivettes, où la robuste fermière règne sur une troupe de convives, de pintades, poulets, coqs, canards et autres volatiles caquetants et glousants; mention spéciale pour *Juliette*, énorme truie noire omniprésente. La table d'hôtes y réserve d'abondantes surprises.

Toute cette douceur de vivre a duré une bonne semaine. Un tourbillon de sensations et d'activité suffisant pour nous occuper une grande partie de l'année. Sans compter la visite des vieux villages pleins de sérénité et du *Cirque de Navacelles*, cratère grandiose creusé par la main d'un géant, où coule un ruisseau limpide, domaine des papillons et des libellules bleues. Le séjour a pris fin et la pluie est arrivée à point pour dissoudre nos regrets.

Il est bien dommage que depuis, ce joli temps soit quelque peu terni. Car il semblerait que notre planète marche sur la tête. Souhaitons donc ardemment que cet énorme culbuto se remette à l'endroit et trouve son équilibre.

Alors, nous repartirons, l'âme légère, pour danser ensemble les danses klezmer et occitanes sur la petite place de Bréau ■

Madeleine Peltin-Meyer

<sup>(1)</sup> Bréau, petite ville de l'Hérault, où se déroule depuis quelques années une rencontre des amoureux du yiddish.



Le dimanche 16 décembre 2001  
à 15 h Salle Jean Dame 17 rue Léopold Bellan à Paris 2<sup>e</sup>  
THÉÂTRE ET POÉSIE YIDDISH

- L'atelier d'Alain Fisher dans un spectacle d'après M. Gebirtig : « Mes Poèmes »  
- La chanteuse Leïlé Fisher dans son répertoire

## NOTES DE LECTURES

1939-1945 : récit d'une jeunesse éclatée

Peut-on vivre à l'envers ? Remettre les pas dans les pas ? Revenir au point de départ 55 ans plus tard ? la réponse se trouve dans ce petit bouquin qui est aussi un grand livre. Les sentiments les plus forts se suffisent des mots les plus simples, ceux du cœur.

C'est l'histoire bouleversante du retour de Marianne dans sa ville natale d'où ses parents furent chassés d'Allemagne par les lois nazies lorsqu'elle avait cinq ans.

L'errance à travers la Belgique, la France, l'Italie, les parents déportés, les deux enfants sauvés par Angelo Donati font l'expérience de l'Histoire pleine de bruit et de fureur. Marianne raconte, Olga l'amie de toujours, écrit dans une fusion totale. Comme pour Erckmann-Chatrion ou Boileau-Narcejac on ne sait plus qui est qui, mais ce qui domine et reste, c'est l'amour de la vie.

- **Retour à Erfurt** par Olga Tarcali (Édition L'Harmattan)

Les mêmes faits n'ont pas forcément les mêmes effets. Maurice Rajsfus, lui aussi enfant de déportés, porte depuis la rafle du Vel d'Hiv. (16 juillet 1942, jeudi noir) une plaie au cœur jamais cicatrisée. L'enfant blessé est devenu un pamphlétaire redoutable. Une injustice, une misère dans le monde trouve toujours ce Don Quichotte prêt à dégainer. Il publie son journal de l'année 2000. Tenu au jour le jour où tout passe à la moulinette.

La rage et les douleurs peuvent aussi être réjouissantes.

- **Journal discordant** par Maurice Rajsfus (Éditions Dagorno)

Victor Zigelman

## THÉÂTRE & CINÉMA

Une pièce de théâtre : « **Le grand retour de Boris S...** » de Serge Kribus, au Théâtre de l'Œuvre à Paris.

La rencontre difficile entre un père et son fils après une longue séparation. Les conditions de ces retrouvailles ne sont pas idéales, c'est le moins que l'on puisse dire. Pourtant, ils se retrouveront, mais après avoir parcouru un chemin qui les fera discourir sur l'époque actuelle, la famille, les enfants et la séparation des parents, puis quelques retours sur le passé avec la définition d'un Juif.

L'écriture de cette pièce est d'une finesse peu habituelle actuellement. Le jeu des comédiens, l'auteur et Michel Aumont est remarquable. Les décors sont sublimes et d'une merveilleuse astuce. Quant à la mise en scène, elle a la qualité de son « faiseur », un grand s'il en est : Marcel Bluwal. Une soirée inoubliable.

Un film de Coline Serreau : **Chaos**. Parfaitement construit selon l'habitude de cette réalisatrice, qui bien qu'elle aborde différents thèmes en même temps, elle tient d'une main de fer ses personnages et ses sujets. D'aucun y verront un mélange chaotique, moi je trouve qu'elle a eu raison de ne pas dissocier la condition de la femme dans notre époque, du monde des immigrants maghrébins de banlieue, de la vie des cadres bourgeois conventionnels avec téléphones portables en poche mais avec un mode de vie archaïque et conservateur, de l'irresponsabilité d'une jeunesse protégée et inconsciente ainsi que de la prostitution organisée. Tout cela fait un tout qui nous côtoie en permanence, bien que nous n'y fassions pas trop attention.

Un film d'auteur, féroce et selon moi, nécessaire.

Marcel Apeloig

## DES VISAS POUR LA VIE

Au CDJC-MMJI une très belle exposition se tient actuellement, et jusqu'au 30 décembre 2001.

— À voir absolument —

Cette exposition tente de raconter pour la première fois, un épisode crucial de la Shoah et de la Deuxième Guerre mondiale. C'est une histoire de bravoure, de bonté et la reconnaissance de la vie. C'est l'histoire de quelques diplomates courageux de différents pays, d'origines et de cultures diverses. Ils ont tous délivré des documents essentiels à ceux qui fuyaient les nazis. Ces hommes courageux ont assumé les risques auxquels ils exposaient leur vie et leur carrière ; l'un d'entre eux a même perdu la vie. Leur décision fut prise avec l'aide et l'assentiment de leur famille.

Certains diplomates venaient de milieux privilégiés et aisés, d'autres étaient d'origine plus modeste, mais ils avaient tous beaucoup à perdre. Ils agissaient dans l'urgence, souvent sans se soucier de leur sécurité. Ces personnes ont défié le gouvernement nazi, dont les seuls objectifs étaient de conquérir l'Europe et de détruire le peuple juif.

Après la guerre, certains de ces diplomates ainsi que leur famille furent victimes d'ostracisme, de sanctions professionnelles et connurent des difficultés matérielles pour leurs actions courageuses. Pendant des années, les enfants de ces diplomates se sont efforcés de réhabiliter le nom et l'honneur de leur famille et de garder vivante la mémoire de leur père.

Dans le Talmud, il est écrit : « *Celui qui sauve une seule vie sauve le monde entier* »

C'est aussi la devise de Yad Vashem dont l'une des missions est d'honorer les Justes qui comme ces diplomates, ont œuvré pour sauver des Juifs.

Aujourd'hui, plus de 500 000 descendants des survivants de la Shoah devraient leur vie à ces courageux diplomates.

Cette exposition n'aurait pas été possible sans la coopération et le soutien sans réserve des familles de ces diplomates. Celles-ci nous ont ouvert leurs albums de famille, nous ont confié les photographies et les documents qui étaient en leur possession.

Des diplomates, justes parmi les Nations :

Hiram Bingham, USA  
Friedrich Born, Suisse  
Dr Aristide de Sousa Mendes, Portugal  
George Duckwitz, Allemagne  
Franck Foley, Grande-Bretagne  
Dr Feng Shan Ho, Chine  
Carl et Gertrude Lutz, Suisse  
George Mendel-Mantelle, Salvador  
Giorgio Perlasca, Espagne-Italie  
Archbishop Angelo Giuseppe Roncalli, Vatican  
Monseigneur Angello Rotta, Vatican  
Don Angel Sanz-Briz, Espagne  
Laurence A. Steinhardt, USA  
Chiune Sugihara, Japon  
Selahattin Ulkumen, Turquie  
Raoul Wallenberg et Per Anger, Suède  
Jan Zwartendijk, Pays-Bas

Les cérémonies de pose des plaques commémoratives à la mémoire des enfants juifs déportés se poursuivent :

AMEJD X	<b>Vendredi 30 novembre, à 10 h 30</b>
	École, 21 rue des Petits Hotels
	<b>Samedi 1 décembre, simultanément, à 10 h 30</b>
	Écoles: 39 rue de Chabrol
	9 rue Martel
	3 rue de Belzunce
	34 rue du Faubourg Saint-Denis
	et à 11 h 30 Cérémonie générale, à la Mairie du Xe
COMITÉ JOSEPH	<b>Samedi 15 décembre à 10h30</b>
MIGNERET (Paris IV <sup>e</sup> )	École 32 rue François Miron
	École 2 allée des Justes (rue du Grenier sur l'eau)
	Cérémonie générale